Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 3 (1865)
Heft: 7

Artikel: La vallée de l'Orbe : [1ère partie]
Autor: J.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-177964

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

même danser avec une telle chaussure, sans tomber à chaque pas? La pièce curieuse fut replacée dans un coin du haut de l'armoire et... l'on n'y songea plus.

L'autre jour, 5 janvier 1865, autant qu'il m'en rappelle, m'entretenant avec mon cordonnier, sur la difficulté qu'il y a à chausser les dames, celui-ci me montra une paire de bottines, *haute nouveauté*, faites sur commande, pour une dame de Lausanne. Ces bottines étaient exactement semblables aux souliers de ma grand-mère; sauf que les talons avaient un demi pouce de plus en hauteur et qu'ils étaient noirs an lieu d'être rouges.

Ce n'est pas le seul exemple actuel de reprise de modes surannées. Dans le XIIe siècle, en Angleterre, les souliers de la noblesse étaient longs de deux pieds, ornés de cornes, de griffes ou de figures grotesques au bout du pied. Ils s'allongèrent tellement qu'il devint impossible de marcher sans en relever la pointe et l'attacher au genou avec une chaîne d'or ou d'argent. A la même époque, on fut obligé d'élever et d'élargir les portes, en Angleterre, pour donner passage aux coiffures des dames.

Il y a trois siècles, les dames françaises portaient des *vertugades* qui, plus tard, s'appelèrent *paniers*.

Les paniers ne furent d'abord que des bourrelets adaptés au bas du corset pour gonfler la jupe. On employa ensuite les cercles de baleine et la toile gommée. Du temps de Charles IX, les dames portaient des cercles de fer.

Nous quittons à regret, faute de place, cet intéressant sujet..

Si nous étudions l'histoire du temps où les Françaises portaient des paniers et de haut talons, nous voyons que l'élite des penseurs se réunissaient dans leurs salons; les noms de mesdames de Tencin, Geoffin, de Lespinasse, Guimard, Quinault, appartiennent à l'histoire. Ce fut dans leurs réunions que se forma la pensée moderne, la conversation, l'urbanité. Sous leur influence, les savants, pour se faire entendre d'elles, durent simplifier et mettre à la portée de toutes les intelligences les démonstrations scientifiques; sous leur influence, les littérateurs furent doux et polis, les philosophes décents, les politiques modérés et courtois. Les questions que la presse n'eût pu discuter, se débattaient verbalement dans les salons des dames de Paris.

Chez nous, à cette heure, la société est en dissolution, la conversation se perd, on se hâte de recourir aux cartes à jouer, aux échecs, au *piano-forte*, pour echapper au péril de parler et de dire sa pensée. Faut-il espérer que nos dames, en ressuscitant les modes antiques, en reprendront aussi les mœurs; aurons-nous de nouveau de ces salons où Gibbon, Voltaire, et tant d'autres illustres se livraient à la plus spirituelle, à la plus instructive des conversations.

Ah! si les hauts talons et les crinolines pouvaient réunir autour de leurs charmes tant d'hommes divisés d'opinions, et les obliger à se parler avec douceur, politesse, esprit, que de droits n'auraient-elles pas à la reconnaissance publique, qu'elles jouissances n'éprouveraient-elles pas elle-mêmes!

J. Z.

Le pauvre enfant.

Quand je nâquis, mon pauvre père,
Comme une aubaine m'acceptant,
S'écria, narguant sa misère:
Un garçon! c'est toujours autant!

Je ne fus point par ma nourrice,
Déposé sur un coussin blanc;
Du foin tout sec en fit l'office;
Du foin sec, c'est toujours autant;

Mes parents, en quittant la vie,
M'ont laissé ce conseil touchant:
« Vis sans souillure et sans envie; »
Ce conseil c'est toujours autant!

J'avais dix ans, mais je puis dire,
A ce temps-là me reportant,
Ma gaîté les fit souvent rire;
La gaîté, c'est toujours autant!

La fortune, aveugle et traîtresse,
Comble de biens plus d'un méchant;
Un seul fut toujours ma richesse:
La santé! c'est toujours autant!

Je gagne peu pour ma semaine:
Cent sous ce n'est pas très brillant;
Mais quand on a l'âme sereine,
Oh! cent sous, c'est toujours autant!

Ne désirant perdrix, ni caille,
Je grignote d'un cœur content
Mon pain noir au lieu de volaille;
Du pain noir, c'est toujours autant!

La nuit, je couche sur la dure,
Et dans ma chambre entre le vent;
Mais je dors bien, je vous assure;
Bien dormir, c'est toujours autant;

Et le matin, quand je m'éveille,
Je retrouve au soleil levant
Le bonheur qui près de moi veille;
Le bonheur! c'est toujours autant!

(*Courrier de la Côte*).

La vallée de l'Orbe.

Dire que les Alpes sont belles, c'est ne rien dire, du moins ce n'est qu'affirmer une chose connue et admise de tout le monde. Mais appliquer la même qualification au Jura, c'est s'exposer à provoquer un sourire moqueur, dédaigneux, sur les lèvres de la plupart des lecteurs. Et cependant il est beau, notre Jura. Il n'a

ni glaciers, ni neiges éternelles; il est aride, d'une monotonie triste, c'est vrai, mais, malgré cela, il ne craint pas autant qu'il pourrait le sembler tout rapprochement avec les Alpes. De ses cimes dépouillées et comme en ruine, l'œil découvre un vaste horizon; entre ses flancs, couverts de sombres forêts de sapins ou de vastes prairies, s'étendent de gracieux vallons, de pittoresques vallées qui recèlent nombre de ces beautés naturelles que l'on va tant chercher dans les Alpes. La vue dont on jouit de la Dôle ou de la dent de Vaulion, par exemple, vaut bien bien celle de la plupart des sommités alpestres; dans leur genre, la vallée du lac de Joux, la vallée de l'Orbe, le val de Travers, etc., sont tout au moins aussi intéressantes que celles que, par milliers, les voyageurs vont visiter dans le Valais ou l'Oberland. Enfin, ce qui, à mes yeux, ne constitue pas un des moindres agréments du Jura, c'est que vous n'y trouvez ni mendiants, ni caravanes d'étrangers, ni grands hôtels, les trois plaies des Alpes. Aussi, lorsque je sens comme tant d'autres le besoin d'aller respirer l'air de la montagne, au lieu de prendre le chemin que suit la multitude, je me dirige de préférence du côté de cette chaîne de montagnes derrière laquelle disparaît chaque soir le soleil couchant. Permettez, chers lecteurs, que je vous y entraîne avec moi et que, malgré la neige et le froid, je vous fasse parcourir une de ces vallées du Jura qui méritent le plus d'être visitées, celle de l'Orbe.

Je me souviens encore avec plaisir de l'impression que j'éprouvai quand, après avoir quitté la vallée du lac de Joux, je pénétrai pour la première fois dans le vallon retiré où se trouve la source de l'Orbe. Au pied d'une haute paroi de rochers et à l'ombre de la dent de Vaulion, s'échappe sans bruit du sein de la montagne une masse d'eau assez considérable. C'est là l'Orbe, l'ornement de la vallée à laquelle elle a donné son nom. Au sortir du rocher elle se glisse, limpide comme le cristal, sur les pierres moussues qui remplissent son lit, puis se dérobe bientôt sous les sapins en formant de gracieux méandres. Là, l'air est plein de fraîcheur; le silence n'est que rarement interrompu par le chant des oiseaux, ou par le tintement des clochettes lorsque quelque vache vient se désaltérer à la rivière.

Tous les ouvrages de géographie où il est question de l'Orbe m'ont appris que les eaux de la source de cette rivière n'étaient autres que celles du lac de Joux qui, après s'être engouffrées dans les cavités souterraines de la montagne, venaient reparaître au jour et donner ainsi naissance à l'Orbe. Mais à Vallorbes j'ai entendu exprimer une opinion bien différente. Elle est assez curieuse pour être connue. Il paraîtrait, comme doivent l'avoir prouvé de nombreuses observations, que les eaux du lac de Joux vont, en presque totalité, former de l'autre côté du Jura la source du Doubs et alimenter le lac de Saint-Point, et que c'est une partie de celles de ce dernier bassin qui, disparaissant dans des entonnoirs semblables à ceux des moulins de Bonport, à l'extrémité du lac Brenet, viennent former l'Orbe.

A quelques minutes de ce point, par un sentier rapide et difficile, on va visiter une autre curiosité, la fameuse Grotte aux Fées. Dès l'entrée, dont les dimensions sont d'environ quarante pieds de haut sur autant de large, on reconnaît sans peine que cette grotte n'est pas autre chose que l'ancien lit d'une rivière. Pas une pierre qui ne porte la trace de l'action des eaux. Peut-être, et c'est l'opinion générale dans la contrée, ce canal souterrain a-t-il donné autrefois passage à l'Orbe. Quand on fait quelques pas à l'intérieur, les dimensions se rétrécissent au point que dans plus d'un endroit ce n'est qu'en rampant que l'on peut pénétrer dans les profondeurs de la grotte. La marche est assez pénible, à cause de la grande quantité de cailloux et de gros blocs qui jonchent le sol. De temps en temps, on trouve des sortes de salles très-spacieuses. C'est là sans doute que jadis les gentilles fées de la montagne venaient se livrer à de joyeux ébats. Aujourd'hui, elles ont disparu, mais on peut encore jouir, sous ces voûtes naturelles, d'un spectacle d'une beauté magique, si l'on a eu soin de se munir par exemple de feux de Bengale.

Après une demi heure nécessaire pour atteindre le fond de la Grotte aux Fées, on se sent heureux de retrouver la lumière du jour. Un sentier va rejoindre le chemin qui condnit à Vallorbes.

(A suivre.)

J. M.

Nous reproduisons textuellement la recette suivante, extraite d'un vieux manuscrit, et qui, chose assez singulière, nous est communiquée par un docteur en médecine :

Recepte excellente pour guérir plusieurs maladies et pour conserver la santé.

Un quarteron d'indifférence,
Peu de soins, moins d'ambition,
Dont vous ferez infusion,
Dedans un jus de patience,
Une livre de gayeté,
Deux onces de société,
Avec six drachmes d'exercice,
Point de chagrins, point d'avarice,
Trois bons grains de dévotion,
Point de nouvelle opinion,
Point de procez, point de donzelle,
Point d'affaire dans la cervelle,
Jamais de contestation,
Un peu de résolution.
Vous mèlerez le tout ensemble,
Le passeré si bon vous semble
Dans l'oubli de tous les soucis
Et du qu'en dira-t-on aussi,